

Villedieu 62

Le « soi » et l'eutonie. (1)

Le « soi »(1) : Le contenu de ce concept a évolué en accueillant au fil du temps des notions nouvelles, nées de conditions nouvelles.

Avant le 18^e siècle, dans l'univers classique, le corps reste extérieur. « *Seule l'âme est ce par quoi je suis ce que je suis* ». Certes, on a un chez soi – une habitation en propre - . On est bien propre sur soi. Mais tout cela reste extérieur. Aller plus avant (en considérant le corps autrement que comme un objet) est réprouvé.

Citons PASCAL :

« Il faut tendre au général et la pente vers soi est le commencement de tout désordre. »

Ainsi l'accès au « soi » est déconseillé. Le grand remuement d'idées du Siècle des Lumières est nécessaire pour ouvrir quelques brèches qui s'élargiront ou se rétréciront par la suite, selon les lieux et les époques. C'est dans la seconde moitié de ce siècle que DIDEROT, dans « Le rêve de d'ALEMBERT » (1769) fait de *l'espace intérieur un objet central, un volume quasi- fondateur, une manière toute différente d'être et d'exister*. Il en tire une démonstration pionnière : révéler comment les modes de perception du corps seraient au cœur des modes de perception de soi-même. Le corps devient élément constituant du « soi »

Laissons Georges VIGARELLO résumer la situation dans une formule ramassée : *« Pour l'individu, c'est son être même qui est transformé, plus autonome, plus affirmé, moins dépendant d'une surnature qui le surplombe, moins traversé par le divin qui le « soumet », plus immergé dans un corps qui l'identifie. »*

Commentaires : l'individu est vu et se voit de façon différente. Bien sûr, c'est toujours le même corps qui est là, avec sa morphologie et ses potentialités fonctionnelles. Il en provient douleur et plaisir. C'est le possible agent de réalisation d'un projet. Mais le considérer comme un facteur de notre existence, lui accorder une part dans la constitution de notre identité, c'est une vraie nouveauté qui présente, par certains côtés, un aspect révolutionnaire. En effet, il se trouve ainsi, au moins partiellement, soustrait aux influences (par exemple religieuse) qui, jusque- là, définissaient de façon exclusive sa place et son rôle.

Ce moment où le concept de « soi » prend nom en même temps que sa constitution et sa signification évoluent nous intéresse. Il ouvre la porte à des développements et des démarches jusqu'alors inusités mais qui nous sont actuellement familiers et bien présents en eutonie.

(1) – En Septembre dernier est paru (aux éditions du Seuil) un ouvrage de **Georges VIGARELLO** intitulé : « **Le sentiment de soi** », sous- titré : « **Histoire de la perception du corps** ». C'est un fil conducteur historique et une source de renseignements à laquelle j'ai beaucoup puisé pour composer cet article.

Nous allons vers le corps avec des formes d'attention particulières et, dans le même temps, nous sommes disponibles pour l'écouter. Si j'ose dire, nous nous rencontrons. Des états et des mises en forme s'instaurent et se déploient, avec des effets et des conséquences. Nous donnons des indications, il y a des réactions et c'est l'ensemble qui évolue, par ce qui se produit, par ce que nous en percevons.

Il était une fois, il y a bien longtemps, un infortuné correcteur d'une épreuve écrite du Professorat d'Education Physique et Sportive. Bien fatigué après la lecture d'une cinquantaine de copies. Il hésita un instant avant d'ouvrir la suivante, découragé à l'avance en pensant qu'il allait y trouver, comme dans toutes les précédentes, la même dose de « psycho- somatique » (en un seul mot ou avec trait d'union). Monotonie et uniformité. Circonstance aggravante, c'était présenté le plus souvent comme évident, ne demandant ni justification, ni même explication.

Sans doute épuisé, notre besogneux s'assoupit et se mit à rêver : dans une grande ville, sur un large boulevard s'avancait une importante manifestation. Sur les banderoles, on lisait : « Tous pour l'unité psychosomatique ! » ou bien : « Luttons contre les ennemis de l'unité psychosomatique ! ». Avec quelques variantes. La foule des spectateurs applaudissait en se demandant de quel parti il s'agissait. Alors notre correcteur se réveilla. Tout souriant, il se remit au boulot.

Le chemin parcouru à et depuis l'époque de DIDEROT (ajoutons au moins Maine de Biran, Condillac et Rousseau) est considérable. Une quasi- inversion s'est produite. Après avoir tenu le corps à distance et en sujétion, il fallait l'énergie d'un courant puissant pour qu'on lui accorde un autre statut en le laissant apporter le sensible dans la constitution du « soi ». En extrapolant quelque peu, on pourrait parler d'un passage du « *Je pense donc je suis* » à « *Je sens donc je suis.* » Ce qui, en eutonie, ne nous paraîtrait pas extravagant.

L'idée d'unité psychosomatique, qui procède de la même problématique, mérite d'être examinée :

- On peut la considérer comme un de ces *produits finis*, ayant atteint un niveau de perfection tel qu'il devient inutile de continuer une recherche sur ce sujet.
- On peut la considérer comme un *ça va de soi*, socialement assumé et qu'on ne remet plus en question. Il suffit d'affirmer.
- On peut la considérer comme un *tout est dit*, empêchant de penser plus avant.
- Heureusement, on peut aussi la considérer comme une hypothèse de travail à partir de laquelle beaucoup d'études et de développements sont possibles.

Revenons à la trajectoire historique de la notion de « soi » :

Nous avons vu qu'un droit de cité a été accordé au « sensible » en même temps que cette sorte de citoyenneté le faisant entrer dans le cénacle établissant l'identité de l'individu. Progressivement le « soi » prenait consistance et devenait un concept opérationnel. Au 18^e siècle, les rapports avec le geste et le mouvement n'étaient pas encore affectés par cette notion nouvelle. Cela allait changer dès le début du 19^e avec l'apparition de ce qui fut d'abord appelé « coenesthésie » alors que le corps propre, immédiatement éprouvé et admis, se plaçait à la source de la subjectivité.

A la fin du 19^e siècle, un nouveau pas est franchi et de nouvelles directions prises. Il est question d'un « sens vital intérieur ». La pensée rationnelle n'est plus omnipotente. Avec FREUD, dans ce « for intérieur » s'opère pour chaque individu

l'inscription des évènements de sa vie, immédiatement remémorables ou bien inscrits plus ou moins profondément dans l'inconscient. La psychanalyse prend forme, la parole recueillie va être interprétée et on va lui donner sens. La « libido » (freudienne), fortement conditionnée par la pulsion sexuelle, constitue un modèle puissant. JUNG parle plutôt de « psychologie analytique », dont la source n'est pas saturée par la sexualité.

Ainsi au sensible et aux formes de perception s'ajoutent des notions d'énergie, de cette *énergie vitale* dont parlait souvent Gerda ALEXANDER se référant davantage à JUNG qu'à FREUD.

Ce raccourci de plus d'un siècle d'évolution de la notion de « soi » est succinct et superficiel. Essayons de lui donner vie

Dessin (dessein ?) *La première fois que j'ai entendu G.A. nous parler d'un mouvement localisé(?) à une vertèbre précise, j'ai été pris d'une grande jubilation intérieure en imaginant une vertèbre en mal d'autonomie partant explorer le monde de son propre et de son seul mouvement. Excusez- moi pour cette attitude peu convenable. L'inertie des habitudes mentales est considérable*

Il est vrai que, pour quelqu'un qui n'est pas du sérail, le sens de « dessiner à partir d'une vertèbre » n'est pas évident. Parmi les interprétations possibles, imaginez une vertèbre immobile à partir de laquelle commence un dessin, qui pourrait – ou non – devenir une « intention de dessin », avec ce que cela comporte comme nouvelle répartition tonique. Essayez.

En fait, c'est bien cette vertèbre qui va suivre un trajet constitutif d'un *dessin* dans l'espace.

Remarques:

Une vertèbre n'a, en elle- même, ni la capacité, ni l'énergie nécessaire pour entraîner le corps dans le mouvement qu'elle effectue. C'est le corps – ou une partie du corps – qui se mobilise et s'organise, se mettant à son service par des variations de connexions nerveuses, de tensions et détensions plus ou moins localisées. C'est aussi le corps qui marque les limites du déplacement possible. En un mot, c'est le boulot habituel de ce « centre organisateur » souvent postulé pour désigner l'ensemble des phénomènes coordonnés qui rendent possible une action corporelle dont nous percevons davantage les résultats que le mécanisme. Les sciences – ou d'autres champs de connaissances – nous donnent des explications intéressantes, mais partielles et parcellaires qu'il nous appartient de choisir et d'utiliser à bon escient.

Reste à savoir ce qui détermine le trajet que va nous faire parcourir la vertèbre-guide dans l'espace.

- Il peut être construit consciemment, déterminé en chacune de ses parties, finalisé.
- Il peut être dit « mouvement libre » s'originant dans le **soi**, allant jusqu'à exprimer l'intime, dans les limites de ce que le contexte lui permet d'exprimer, ou bien en profitant de l'occasion pour transgresser ces limites.

G.A. – sans doute de par sa propre formation – se référait le plus souvent à la danse, à cette « danse moderne » qui nourrissait par ses pratiques nouvelles le concept du **soi** nommé par DIDEROT.

Les rapprochements possibles entre ce courant qui traversa l'Europe avec l'œuvre de G.A. sont nombreux. Ainsi nous trouvons déjà cette notion de localisation précise (une vertèbre) chez François DELSARTE (1811 – 1871) dont nous connaissons le rôle important dans la naissance de la « danse moderne ». Ailleurs, ce fut le travail avec les prolongements (matérialisés ou non), etc. Autant d'intentions et de formes qui ont inspiré G.A. Elle les a exploitées et incluses dans sa démarche pour aboutir à ce système original de l'eutonie.

De nos jours, ces rapports entre le corps et le soi n'ont pas cessé d'évoluer. Ainsi ce **corps**, jadis tenu à distance, a été admis dans la constitution du **soi** et de notre identité. Il semble même qu'une nouvelle forme d'unité soit envisageable, comme l'exprime J.F. BILLETTER dans « Un paradigme ». Je le cite :

« Je donne au mot « corps » une acception nouvelle. J'appelle « corps » toute l'activité non consciente qui porte mon activité consciente et d'où surgit le mot manquant ou l'idée nouvelle. Lorsque j'agirai, j'appellerai « corps » l'ensemble des énergies qui soutiendront et nourriront mon action. » (1)

Nous avons déjà eu l'occasion, les uns ou les autres, de présenter et quelque peu commenter le travail de J.F.B. Après l'évocation de l'évolution du sens du « soi » (de ce qu'il désigne ou de ce qu'il est autorisé à désigner) pendant la période séparant le moment où il a été nommé et notre époque, je crois que la définition citée continue cette trajectoire. Raison suffisante pour l'examiner à nouveau.

J.F.B. parle d'activité non consciente. Il ne dit pas inconsciente. La différence est importante. Consciemment ou non, nous accordons à inconscient la signification qui lui a été attribuée par la psychanalyse (on pourrait mettre au pluriel). La parole de l'analysant, par bien des détours, libère des informations plus ou moins interprétables par le psychanalyste et intelligibles par le sujet. La parole est au centre du système. Un exemple de la prégnance de ce modèle : le Dr. HENROTTE, dans sa préface (2) au livre de G.A., propose le terme de « somatoanalyse » pour l'eutonie. La symétrie de construction avec « psychanalyse » est flagrante.

Dans la formulation de J.F.B. – et c'est ce qui en fait l'originalité – il est plutôt question d'activité et d'énergie. On pourrait dire que *l'inconscient* des psychanalystes est un aspect du *non conscient*, mais pas le seul. D'autres points de vue, d'autres grilles de lecture sont possibles. Laissons donc l'analogie des termes pour accorder à ce *non conscient* le statut de concept nouveau.

Perspectives : Le « soi » n'est pas apparu brusquement et spontanément. Depuis que notre espèce existe, on s'en est soucié de multiples façons dont beaucoup nous seraient incompréhensibles aujourd'hui, tant les modes d'investigation, les contextes et bien d'autres éléments ont changé.

(1) BILLETTER (Jean- François) – Un paradigme – Allia - 2012

(2) Cette préface, que j'ai maintes fois relue, est un des meilleurs textes que je connaisse, concernant l'œuvre de G.A.

Dans ce qui précède, j'ai donné un petit aperçu de son trajet pendant la période étudiée par Georges VIGARELLO, du 18^e siècle où il fut nommé jusqu'à nos jours. L'ouvrage de J.F. BILLETER, avec ce qu'il entend par « corps » pose le problème d'autre façon. Mais cela outrepassa de beaucoup ce qui pourrait être considéré comme un simple exercice intellectuel, en nous apportant une nouvelle méthodologie intéressante pour l'étude, le développement et la présentation de l'eutonie. Examinons les possibilités qui nous sont ainsi offertes et n'hésitez pas à nous faire connaître les résultats de votre réflexion.

René Bertrand

12 janvier 2015

René Bertrand: e-mail: rene.bertrand-vieilley@wanadoo.fr

- **Reproduction partielle ou intégrale possible, avec mention d'origine**
- **Texte publié sous la seule responsabilité de l'auteur et n'engageant pas l'Institut d'Eutonie**